
Gilles François

L'EUROPE ET LE LANGAGE DE LA MYSTIQUE FÉMININE Madeleine Delbrêl et une vie de conversion

Il y a 75 ans, très exactement le 15 octobre 1933, Madeleine Delbrêl et deux de ses compagnes arrivaient à Ivry sur Seine, en banlieue ouvrière. Elles débutaient une aventure qui dure encore, dans une ville dont elles savaient seulement qu'il y avait là des gens « pauvres et incroyants ». Chemin faisant, elles découvrirent être venues au centre même du communisme français, abritant l'école du Parti et Maurice Thorez, qui était le député de la circonscription. Sans l'avoir voulu ni prévu, elles étaient propulsées au cœur même d'un matérialisme idéologique dont les plus jeunes d'entre nous n'ont peut-être plus idée aujourd'hui. Telle est l'image de Madeleine Delbrêl connue, mal connue, partiellement connue. Elle atteint les 29 ans quand elle part pour Ivry. Il y a alors déjà chez elle plusieurs strates de langage que je voudrais explorer avec vous, et qui sont autant d'images et d'expressions jalonnant un chemin spirituel bien antérieur à 1933 et qui ne cessera pas de se prolonger.

Précisons-le d'emblée : l'action, chez Madeleine Delbrêl, est d'abord une union à Jésus Christ, elle est le fruit d'une conversion. Son engagement auprès des plus pauvres en est une conséquence. S'il n'est pas faux de voir en Madeleine Delbrêl l'icône d'une Eglise proche des gens et vivant au coude-à-coude avec une population déchristianisée, le risque n'est pas mince alors de se contenter d'un tel regard sur une chrétienne « utile à la société ». Utile parce que proche des gens, l'appréciation est juste. Mais il faut se demander pourquoi. Sa conversion l'a mise sur une pente qui descendait avec Jésus Christ dans la pauvreté de cœur, la sienne tout d'abord, en un chemin d'incarnation qui a pour nom « Charité ». Elle vit une nouvelle incarnation de la charité, ainsi que nous allons le voir au fil des quelques lectures que permet le temps d'une conférence. Madeleine Delbrêl et ses compagnes choisirent opportunément de partir le 15 octobre, jour de la fête de sainte Thérèse d'Avila, une des plus grandes mystiques chrétiennes de notre vieille Europe. Les écrits de Madeleine la montrent elle aussi dans ce langage. C'est l'écriture d'une convertie *éblouie par Dieu* ainsi qu'elle le dira elle-même quelques semaines avant sa mort. Ne cherchez pas dans cette conférence une biographie abrégée. Il s'agit tout de même d'un essai de synthèse, à travers les traces de son union à Jésus-Christ, où Il prit toute la place. En tout cas, elle témoigne qu'Il mène la danse. Connaissez-vous une de ses œuvres de maturité qui s'appelle le *Bal de l'obéissance* où elle prie ainsi ?

*Il faut vous suivre, être allègre, être léger
et surtout ne pas être raide.
Il ne faut pas vous demander d'explications
sur les pas qu'il vous plaît de faire.
Il faut être un prolongement agile et vivant de vous,
et recevoir par vous la transmission du rythme de l'orchestre¹.*

1 M. Delbrêl, *Humour dans l'amour*, dans 3^{ème} tome des *Œuvres complètes : Méditationes et Fantaisies*,

Quatre périodes de la vie de Madeleine donneront les quatre parties à cette conférence : la conversion du 24 mars 1924 et ses premières suites poétiques, les noces mystiques de 1930, la femme après le désastre militaire de mai-juin 1940 et la laïque dans l'épopée missionnaire de l'après guerre. Volontairement je ne vous parlerai pas de ce qu'elle dit de la mission en milieu marxiste, non parce qu'il n'y a rien à en dire, mais afin que ce sujet majeur ne fasse pas écran à l'ensemble de son aventure spirituelle que j'espère bien faire transparaître aujourd'hui. A chaque fois, un texte donne à entendre pour aller plus loin.

1. *Conversion, désert et solitude. Poème du 29 mars 1924* : Le désert 19 ans

Madeleine Delbrêl parlait peu d'elle-même. Son entourage savait cependant qu'elle était une convertie. Elle raconta tardivement, en 1957, qu'un jour elle décida de prier et que « *dés la première fois, je priai à genoux par crainte de l'idéalisme* »². Cette décision accompagnait une conversion dont nous savons peu de choses, sinon que Madeleine Delbrêl, au long de sa vie, célébra l'anniversaire du 29 mars 1924, ainsi que l'attestent plusieurs de ses courriers. Ce jour-là, elle écrivit un poème : *Le désert* qu'elle ouvre et termine par ces deux vers identiques :

*Or dans l'âme chantaient fortes comme la mer
La voix du sol fécond et la voix du désert.*

Madeleine Delbrêl sortait de plusieurs années d'un nihilisme sûr de lui-même. Elle avait déclaré la mort de Dieu et que tout allait vers rien. Maintenant, elle entend deux voix. Elle n'introduit pas une sorte de symétrie entre celle du sol fécond et celle du désert. Elle est appelée d'un côté : « *Viens à moi, le Désert est un immense appel...* », même si le poème continue en chantant le sol fécond. Elle tente de traduire le paysage qui s'ouvre devant elle. Quelques semaines auparavant, elle n'écrivait que des images de seuil et de passant. Maintenant, un nouvel horizon se dessine, celui du désert, au-delà du seuil franchi.

Le poème du 29 mars 1924 est foisonnant, mais il est, à vrai dire, alourdi d'images complexes et sur imprimées. Un spécialiste de la littérature symboliste pourra dire ce qu'il pense des « *flagellantes lanières des pluies dénouant leurs cheveux* » et de ce que signifie les « *épis clairs de mes rayons sont l'espoir de ta faux dresse* ». Le poème du jour de la conversion de Madeleine est pompeux et c'est peut-être la raison pour laquelle il reste oublié. En tout cas, il est d'un style peu accessible, contrairement à des textes ultérieurs. Depuis ce jour Madeleine Delbrêl fit plus simple. Le style symboliste reste cependant sa première matrice d'écriture et l'appel du désert retentit ce jour-là.

Evoquons aussi le chapitre 12 du livre de l'Apocalypse selon saint Jean. Dieu nourrit la femme au désert en même temps qu'il l'a protégée. Car l'année 1925, qui suivit la conversion

Nouvelle Cité, Montrouge 2005, p. 30.

2 M. Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission. Provocation du marxisme à une vocation pour Dieu*, Ed. du Cerf, Paris 1970, p. 251.

de Madeleine Delbrêl fut terriblement silencieuse. De sérieux problèmes de santé, un effondrement peut-être, était-ce son premier désert ? En tout cas nous savons qu'elle fit un séjour en maison de repos, qu'elle commença à assumer son père malade, et qu'elle l'assumera toute sa vie. Mais qu'est-ce qu'une place préparée par Dieu au désert où, précisément il n'y a personne ? La femme de l'Apocalypse est protégée du dragon et nourrie par Dieu durant 1260 jours dans le désert où il n'y a que Dieu. Le langage de Madeleine Delbrêl est une mystique de solitude en Dieu seul.

Puis, elle sortit du silence. Elle retravailla entièrement son poème ainsi que la plupart de ceux qu'elle écrivit avant et après sa conversion. *Le désert* retravaillé se trouve publié dans *La route* en 1927. Madeleine progresse dans son style d'écriture, ce qui lui vaut la belle reconnaissance littéraire du prix Sully Prud'homme. Je cite une strophe de cette version retravaillée du poème du 29 mars 1924 :

*Mais le désert a dit : Je suis un océan
Qui possède la vie en ses vagues de flammes
Une enclume embrasée où se forgent les âmes,
Je suis le livre ouvert sur le bord du néant.*

Un contemporain en fit commentaire. Le frère Jérôme de la Mère de Dieu, un carme du couvent de Bruges en Belgique, rencontré l'été 1926, écrit ceci à Madeleine : « [...] le dernier mot [le mot "néant", NDLR], – vous ne m'en voudrez pas de vous le dire ? – me heurte. Il y a dans vos vers une incontestable inspiration, un souffle véritable ; mais il y a des endroits où votre élan semble vous attirer dans l'abîme, dans un lieu où il n'y a plus d'espoir parce que Dieu n'y est plus »³.

De fait, qu'est-ce qu'un livre ouvert sur le bord du néant ? Tâchons de visualiser une telle image. Signifie-t-elle que Madeleine Delbrêl, bien que convertie depuis 3 ans, soit encore fascinée par le néant ? De quel néant s'agit-il ? Le néant de la mort ainsi qu'elle le proclamait 5 ans plus tôt ? Le néant de l'âme sans son Dieu ? Le poème ne le précise pas. Le frère Jérôme a pu y percevoir une attirance pour l'abîme. Un livre ouvert sur le bord du néant ? Madeleine Delbrêl écrira plus tard en 1943, dans le célèbre *Missionnaires sans bateaux* : « La Parole de Dieu, on la laisse aller jusqu'au fond de soi, jusqu'à ce gond où pivote tout nous-mêmes ». La parole descend au fond de l'être. Elle y opère une jonction, un rattachement à Dieu. Mais avant cette descente, n'éprouve-t-on pas le vertige du néant ? Madeleine Delbrêl convertie porte en elle cette trace.

Ainsi, au fil du temps, son aventure mystique se laisse dessiner à travers des textes pleins d'allant. Toujours dans *Missionnaires sans bateaux*, cité plus haut, elle reprit l'image du désert, lieu d'une plongée où les abîmes ne sont pas que verticaux :

*Désert des foules. Se plonger dans la foule comme dans le sable blanc.
Désert des foules, désert de l'amour.
Nudité de l'amour vrai
Ne regrettons ni la compagne*

3 M. Delbrêl, *Genèse d'une spiritualité*, ed. par Gilles François et Bernard Pitaut, Ed. Nouvelle Cité, 2008, p. 24.

Filosofia e...

*ni l'ami qui comprendrait tout ce que nous avons au cœur,
ni l'heure douce dans un coin d'Eglise,
ni le livre aimé dans notre maison.
Désert où l'on est la proie de l'amour⁴.*

Vers quel abîme Madeleine est-elle attirée ? De quoi porte-t-elle la trace ? Voici un autre texte qui traduit bien, lui aussi, l'expérience de l'abîme. Elle écrit en 1960 à des lycéens lyonnais et à leur aumônier pour leur camp de Noël⁵ :

*Chaque chose arrachée à Dieu est condamnée à mort.
C'est un soutien dans l'être qui s'effondre à l'intérieur de tout ce qui est vivant, de tout ce qui est aimé.
C'est l'envahissement de toute chose par le néant et par l'absurde.
Au contact de ces désastres, la vie de foi réagit.*

Madeleine Delbrêl avertit aussi : «Combien il est facile qu'un christianisme arrive à subsister d'abord sans Dieu, ensuite sans le Christ. Il comprend jusqu'au vertige comment les effondrements peuvent se produire». Puis, toujours dans le même temps, Madeleine Delbrêl précise, reprenant à sa manière l'image des deux abîmes utilisée par d'autres mystiques :

*Deux abîmes
Si notre force majeure est la passion de Dieu, nous quitterons, sans même nous en apercevoir, les routes missionnaires dangereuses.
La voie qui nous restera ouverte sera vertigineuse, mais elle sera sans danger. Plus exactement le danger sera sans proportion avec notre force.
Cette passion de Dieu nous révélera que notre vie chrétienne est une marche entre deux abîmes.
L'un est l'abîme mesurable des rejets de Dieu par le monde.
L'autre est l'abîme insondable des mystères de Dieu.
Nous apprendrons que nous marchons sur la ligne médiane où le bord de ces deux abîmes se rencontrent.
Ainsi nous comprendrons comment nous sommes médiateurs, pourquoi nous sommes médiateurs.*

Il n'est sûrement pas anodin que ces lignes aient été écrites pour des jeunes, et que nous puissions y apercevoir l'itinéraire personnel de Madeleine Delbrêl depuis avant même sa conversion. Une transformation, un élan mystique et missionnaire, l'élan de Jésus-Christ en elle vers le monde, la passion de Dieu.

Les abîmes, la plongée mais aussi le néant et la vie de foi qui réagit, tout cela n'est-il pas une réponse au frère Jérôme ? Le livre ouvert au bord du néant prend la signification d'une parole qui trouve écho et transforme ainsi le néant en abîme. Madeleine Delbrêl n'en avait sûrement pas la claire vision après sa conversion en 1924 ou même en 1926 avec deux ans de recul alors qu'elle présentait *La route* à un prix littéraire. Elle n'en était pas là. Les premiers pas étaient authentiques mais Madeleine allait mûrir et vivre des purifications. Dans une conférence qu'elle donna le 17 février 1928, citant Claudel et l'abbé Brémond, elle évoque

4 M. Delbrêl, *Nous autres, gens des rues*, Seuil, Paris 1966, p. 75, à paraître dans le tome 7 des *Œuvres complètes*, cit., automne 2009.

5 Ibid., p. 229.

le stade « où le poète ne cherche plus à dire quelque chose, mais reçoit en toute humilité, en tout amour un reflet radieux dont ses balbutiements peuvent resplendir » . L'écriture est un balbutiement, une recherche où l'on reçoit plus que l'on ne trouve, et où l'artiste se donne lui-même. La vocation artistique de Madeleine Delbrêl est le lieu même de son acheminement vers un engagement auprès des plus pauvres. Elle l'exprime clairement, toujours dans la conférence du 17 février 1928 : « Parce que [les artistes] concevaient fortement la magnificence de l'œuvre d'art où un peu de pierre et de terre, quelques pauvres mots ou des sons se transfigurent dans une mystérieuse ressemblance, ils se sont donnés à cet art suprême qui s'appelle la Charité » . Elle écrit dans un poème de la même année 1928 : « Ô beauté, donne-moi ta charité... »⁶

La Charité, art suprême. Madeleine Delbrêl avait envisagé en 1926 de se lancer dans une carrière littéraire. Elle poursuit ce but en 1928. Sa recherche artistique est toujours le support de sa quête spirituelle. Puis elle arrête d'écrire des poèmes, du moins nous n'en trouvons plus dans les archives au-delà de 1928. L'historien avance avec prudence. Elle laisse deux recueils très élaborés, *Ceux du Royaume* et *La sainte Face du monde*. Elle se donne à la Charité, cela déborde la seule recherche artistique tout en l'englobant, ce qui va stopper, plus ou moins volontairement, le travail d'écriture. Peut-être aussi une forme littéraire s'épuise-t-elle. Madeleine Delbrêl artiste ne peut se renouveler qu'à travers un autre champ d'action. De 1928 à 1934, il n'y eut pas d'autres écrits que des lettres, qui offrirent un autre creuset, comme nous allons le voir maintenant.

2. Les noces mystiques et la croix . Lettres de 1930 à son confesseur

26 ans

Voici maintenant une lettre retrouvée récemment, en 2004. Elle fait partie d'une série de 1930. Madeleine Delbrêl est alors en direction spirituelle auprès de l'abbé Lorenzo. Elle lui écrit. De manière assez étonnante, celui-ci a gardé ses lettres, du moins, une série qui s'étend de mars à octobre 1930. Avait-il perçu leur caractère singulier et leur intérêt au-delà de l'itinéraire d'une personne unique ? Ces lettres restèrent longtemps dans le grenier de la maison familiale des Lorenzo, en Normandie, jusqu'à ce qu'un déménagement conduise les héritiers à les trouver et à nous faire la confiance de les donner aux archives. Le Père Bernard Pitaut et moi-même les étudions dans *Madeleine Delbrêl, genèse d'une spiritualité*, le second livre d'études que nous venons de faire paraître

Le 11 octobre 1930

Mon Père

Je sens un vrai besoin d'écrire ce que Jésus a dit ces jours-ci pour y être mieux fidèle. Il m'a demandée en mariage. Il m'a expliquée que, pour l'épouser il ne suffisait pas d'être sans péché, d'être même très fidèle aux vertus de sainteté qu'il demande, tout cela c'est être digne! du mariage, c'est l'aimer d'un amour de sœur, même de fiancée, dans la mesure où l'on communie à son cœur. Mais, c'est seulement dans la croix qu'on épouse Jésus. C'est la croix qui nous permet de donner la vie avec lui. C'est sur la Croix qu'on lui donne l'amour d'unité.

6 M. Delbrêl, *La sainte face du monde*, inédit.

Filosofia e...

Une alliance pareille ce n'est pas assez de l'accepter dans la reconnaissance et la douceur, il faut la vouloir dans la violence et la joie.

Il faut savoir une fois pour toutes que le plus petit instant d'amour vrai en croix nous est plus précieux que des heures de prière confortable ou des monceaux d'aumônes, parce que dans ce tout petit instant l'âme aime Jésus d'un amour d'épouse en se donnant elle-même ce qui est le plus qu'elle puisse faire, et que, en même temps, elle donne la vie aux autres âmes, elle les aime d'un amour de mère.

Rien au monde ne doit avoir le droit de nous faire lâcher la croix. Le service du prochain ? Quel service est plus grand que de lui donner la vie ou de la lui rendre. La gloire de Dieu ? Être en croix c'est travailler à réparer la plus grande gloire de Dieu : sa ressemblance dans ses Fils. Notre corps ? Il gagne en Force ce qu'il perd en forces. Le plaisir de tel ou tel ? C'est de la joie de Jésus qu'il est question, de Jésus « amator noster ».

Qu'une âme qui sait tout cela, mon Père, ne soit pas folle de joie, mais pose besogneusement, l'un après l'autre, de pauvres actes de volonté, c'est un grand mystère d'ingratitude. J'ai peur et désire à la fois la lumière sur ce mystère que je sens en moi et qui me fait mal à porter.

[...]

Et puis, mon Père, priez bien pour moi. Lavez-moi dans le sang de notre Seigneur, afin que si il me préfère meilleure je le devienne. Je l'aime tant.

Votre très petite enfant
M

Cette relation immédiate à Jésus étonne : « Il m'a demandée en mariage », « Il m'a expliqué... ». Les mystiques décrivent les gestes et les situations dans lesquels ils se sont trouvés. Madeleine Delbrêl marque une progression: un amour de sœur, puis un amour d'épouse et enfin un amour de mère. Amour est plus que vertu, dit-elle. Il y a un premier passage pour aller au-delà de ce qu'elle pense être une sage fidélité aux vertus de sainteté. C'est l'élan d'une âme de fiancée pour le cœur de Jésus. Mais le grand passage est encore à vivre. Toute la lettre montre la croix : « C'est la croix qui nous permet de donner la vie avec lui ». Croix et maternité : Madeleine dédoublait le désert et le sol fécond dans son poème du 29 mars 1924. En 1930, tout devient union à Jésus-Christ sur la croix. Un "amour d'unité", dit-elle, avant d'employer ce qui restera trois des maîtres mots de son vocabulaire : la douceur, la violence et la joie. Puis elle développe : « Il faut savoir une fois pour toutes que le plus petit instant d'amour vrai en croix nous est plus précieux que des heures de prière confortable ou des monceaux d'aumônes ». Je prolonge : quand et comment prier ? Où trouver l'union à Dieu ? Quels en sont les rythmes élémentaires ? Ces presque riens, moments insignifiants, humiliations qui passent inaperçues, explications presque impossibles, attentes devant une porte close, autant de croix au quotidien. Je reprends la lettre : « [...] parce que dans ce tout petit instant l'âme aime Jésus d'un amour d'épouse en se donnant elle-même ce qui est le plus qu'elle puisse faire, et que, en même temps, elle donne la vie aux autres âmes, elle les aime d'un amour de mère ». A travers ces quelques lignes, on aperçoit le nouveau passage qu'elle est en train de vivre. Elle écrivait dans *Le désert*, le 29 mars 1924, « *Je porte en moi l'aridité des sacrifices* ». Ce sacrifice se retrouve maintenant exprimé dans un autre langage, celui de joyeuses noces mystiques : « [...] dans ce tout petit instant l'âme aime Jésus d'un amour d'épouse en se donnant elle-même, ce qui est le plus qu'elle puisse faire [...] » Madeleine aperçoit l'autre versant du sacrifice, celui de la joie maternelle : « [...] en même temps, [l'âme] donne la vie aux autres âmes, elle les aime d'un amour de mère ». Notons au

passage que Madeleine Delbrêl, en disant « *l'âme aime Jésus* », introduit une distance, et un masculin possible. Elle a quitté la tristesse et la pesanteur des années 20, elle est dans la reconnaissance et la douceur, la violence et la joie de l'union à Jésus-Christ.

L'écriture est une recherche de fidélité. Madeleine Delbrêl commençait sa lettre du 11 octobre 1930 ainsi : « Je sens un vrai besoin d'écrire ce que Jésus a dit ces jours-ci pour y être mieux fidèle ». Nous n'avons peut-être pas encore mesuré combien l'écriture de Madeleine, et les langages successifs qu'elle cherche et déploie parmi les langages des hommes sont la traduction d'une libération intérieure pour Dieu, et d'une union qui est la source de son action. C'est en même temps une oeuvre artistique. Reste à mieux connaître si elle faisait ce qu'elle disait et si elle disait ce qu'elle faisait. Était-elle saintement artiste, autrement dit ? C'est une vertu christique, déployée entièrement en Jésus-Christ seul, mais qu'il communique. Dans la lettre du 11 octobre 1930, Madeleine Delbrêl exprime son union à Jésus-Christ de deux façons : un amour d'épouse, orienté vers Jésus, et un amour de mère, orienté vers les autres âmes. L'union à Jésus-Christ donne la vie aux autres âmes, n'est-ce pas là, exprimé dans le langage des noces mystiques, ce dont Mgr Vuilliot témoigna plus tard : « Le secret de la vie de Madeleine, c'est une union à Jésus-Christ telle qu'elle lui permettait toutes les audaces et toutes les libertés. C'est pourquoi sa charité sut se faire concrète et efficace pour tous les hommes »⁷.

L'audace et la liberté d'aimer viennent de la mystique. Madeleine exprimera aussi cette expérience dans une vocation à l'adoration, où l'union à Jésus-Christ est don de soi. Je vous cite simplement quelques lignes de ce qu'elle disait à ses équipières en 1946 :

L'essentiel de cette vie, ce qui en est la raison d'être et la joie, ce sans quoi elle nous paraîtrait vaine est un don de nous-mêmes à Dieu, en Jésus-Christ.

*C'est d'être dans le monde, enfoui dans le monde, parcelle d'humanité livrée par toutes ses fibres, offerte, désappropriée. Etre des îlots de résidence divine. Assurer un lieu à Dieu. Etre voué, avant tout, à l'adoration. Laisser peser sur nous, jusqu'à l'écrasement, le mystère de la vie divine. Etre, dans les ténèbres de l'ignorance universelle, des prises de conscience de Dieu. Savoir que là est l'acte salvateur par excellence ; croire de la part du monde, espérer pour le monde, aimer pour le monde. Savoir qu'une minute de vie chargée de foi, même dépouillée de toute action, de toute expression possède un génie de valorisation, une puissance vitale que tous nos pauvres gestes humains ne pourraient remplacer*⁸.

La même année, elle en exprime un autre versant dans *Pourquoi nous aimons le Père de Foucauld, un très beau chapitre* – “ Cœur planté d'une croix ” – où la femme d'Ivry commente magnifiquement le prêtre des touaregs :

Cette croix, elle est vraiment l'axe de son cœur, le pivot solide autour duquel son amour universel va s'ordonner. Le message que nous avons reçu de lui c'est la nécessité de cet axe. Sans lui notre charité restera indéfiniment anémique, inachevée, mutilée. La charité qui ne porte pas la croix en elle, bute sans cesse sur d'autres croix, elle trébuche, elle rampe. La charité qui est branchée sur la croix a comme d'avance enjambé l'obstacle.

7 M. Delbrêl, *La joie de croire*, Seuil, Paris 1968, p. 5.

8 M. Delbrêl, *Communautés selon l'Évangile*, Seuil, Paris 1973, p. 28.

La connaissance de l'union mystique de 1930 permet de mieux comprendre ce qui structure toute l'œuvre de Madeleine Delbrêl, et un langage qui ne cesse de se déployer. Nous l'apercevons un peu ce soir, sans prétendre embrasser tout ce déploiement. Elle a très rapidement des conséquences. « Le sol fécond », pour reprendre l'expression du 29 mars 1924, chante dans l'âme : en ce mois d'octobre 1930, alors qu'elle écrit à son confesseur, elle-même et d'autres jeunes filles se regroupent dans un projet qui déborde le scoutisme dans lequel la plupart sont engagées. Elles désirent, sous la houlette de l'abbé Lorenzo, « acquérir une vie chrétienne plus intense d'une part par une formation intérieure » et d'autre part « en rendant des services de charité ». L'amour de mère se concrétise chez Madeleine. Sa vocation permet à d'autres vocations de se conjoindre dans un élan nouveau.

3. *Paroles pour un mieux vivre ensemble. Veillée d'armes, 1942* 37 ans

Madeleine Delbrêl devint assistante sociale. La décision en fut prise dans la foulée des événements de 1930. C'est un élan de charité. Telle est sa prière, ainsi que nous l'avons vu. Telle est sa méditation de la charité, qui lui fit écrire en octobre 1934 dans un article de *La revue des jeunes*, au terme d'une série de reportages présentant ce nouveau métier : « Le service social est la robe neuve de la charité. La charité est l'âme du vrai service social ». L'un n'absorbe pas l'autre. D'une part, Madeleine Delbrêl eut le sens de l'acquisition des compétences nécessaires à une mise en œuvre concrète. D'autre part, elle eut le sens de la vérité : quelle est l'âme du service que je suis en train de vivre ?

Elle entreprend sa formation dès 1931 par une année d'école d'infirmière, ainsi que cela se pratiqua longtemps, et elle obtiendra son diplôme en 1936 alors qu'elle exerce depuis plusieurs années déjà. Elle fait partie des pionnières d'un métier qui va connaître les grands bouleversements de la crise économique, du Front populaire, puis de la guerre. La situation, particulièrement celle des années de guerre, fut très éprouvante et stimulante pour les plus motivées de ces femmes. Il fallait reconstruire sans attendre, aider les familles et trouver les forces vives qui manquaient au pays. Madeleine Delbrêl monta en premier ligne durant toutes ces années. Elle fut responsable des services sociaux de la mairie d'Ivry durant toute la guerre et l'année qui suivit. Sa pensée, très élaborée, nous est parvenue et a été publiée dans les tomes V et VI des œuvres complètes. Car Madeleine fut formatrice en même temps que coordinatrice de services sociaux et engagée au plus près des familles. Ses enseignements professionnels ainsi que ses publications de 1936, 1941 et 1942, méritent qu'on s'y arrête. La mystique concerne tout un pays qu'il faut sauver et je voudrais vous montrer comment elle transparait dans une pensée du bonheur des hommes dans la cité. Dans un cadre professionnel et civil, Madeleine s'adresse en 1942 « *aux travailleuses sociales* ». Le livre s'intitule *Veillée d'armes* et fait 185 pages. Il fut oublié. Arrêtons-nous sur des extraits de ce qu'elle écrit. C'est un recueillement avant l'action, une veillée avant le combat, selon le titre du livre. Elle précise : « C'est avec cette initiation à la souffrance du temps présent que nous

nous sommes recueillis sur l'avenir »⁹. Et : « Il fallait que nos cœurs de femmes retrouvent la forme du ciel, qu'ils s'élargissent assez pour pouvoir comprendre la terre et pouvoir recevoir le ciel »¹⁰. Voici quelques lignes à propos du service :

Servir ce n'est pas toujours avoir de l'enthousiasme. Je ne voudrais pas médire de l'enthousiasme, mais il faut savoir en manquer et rester fort. Ne comptez pas sur lui. Prenez-le quand il vient et s'il vient : mais misez sur la joie. Joie de continuer une tâche commencée depuis longtemps par des femmes comme nous. Joie aussi de découvrir une mission à peine ébauchée, devinée à travers les besoins, à travers les questions qui demandent une réponse¹¹.

Deuxième citation à propos de la douceur, un des thèmes majeurs de la spiritualité de Madeleine Delbrêl, plus précisément l'appel de Jésus : « Venez à moi (...) je suis doux et humble de cœur. »

« La douceur, dit-elle, est rarement l'apanage des êtres faibles » . Puis elle décrit la situation de la France : « Maintenant, cette brutalité de la vie est partout, dans toutes les classes, dans toutes les nations. C'est ce qui rend les gens si désespérés. Même en rêve, même en fumant une cigarette, même en pédalant sur la route, ils ne savent plus imaginer un pays, quelque part, n'importe où dans le monde, où ils pourraient trouver la douceur de vivre. (...) Ce sont des gens écorchés vifs qu'il faut aborder avec douceur. Qu'est-ce que c'est que la douceur ? C'est justement ce qui peut toucher sans faire mal »¹².

Bref commentaire : ce toucher sans faire mal, on pense à l'infirmière qui refait un pansement avec doigté. Mais le toucher, c'est aussi la présence, celle des hommes et celle de Dieu. Troisième citation, à propos de l'optimisme et de la confiance :

Soyez optimistes en général, mais soyez-le aussi en détail. (...) Soyons optimistes pour chaque être humain que nous sommes appelés à aider. Oh ! Je sais bien, ce n'est pas facile. Mais il est une chose dont nous devrions toujours nous souvenir, c'est que si l'on voit dans la vie tant de gens qui ont gâché leur existence, c'est qu'ils n'avaient pas trouvé, par avance, quelqu'un qui veuille bien leur faire confiance¹³.

Et enfin ces lignes magnifiques extraites d'un chapitre sur l'humilité :

Humilité en face du jugement des autres. Avoir du jugement c'est savoir réunir les éléments de ce jugement, les demander à ceux qui sont susceptibles de les avoir, les recevoir de ceux qui peuvent nous les donner. Nous manquons de jugement toutes les fois où, au lieu de nous incliner devant cette vérité qui se reconstitue pour nous, nous lui préférons l'appréciation, la certitude que nous inspire notre sensibilité.

S'incliner, dit-elle, devant cette vérité qui se reconstitue pour nous. On retrouve ici l'artiste qui, dans sa conférence du 17 février 1928, annonçait ces moments « où le poète ne

9 M. Delbrêl, *Madeleine Delbrêl, profession assistante sociale*, 5^{ème} tome des *Œuvres complètes*, Nouvelle Cité, 2007, p. 229.

10 Ibid., p. 231.

11 Ibid., p. 254.

12 Ibid., p. 260.

13 Ibid., p. 264.

cherche plus à dire quelque chose, mais reçoit en toute humilité, en tout amour un reflet radieux dont ses balbutiements peuvent resplendir ». C'est aussi une mystique de la confiance : « Humilité d'avoir encore confiance en soi le jour où on a fait une grosse gaffe »¹⁴.

Madeleine Delbrêl épouse et déborde le cadre de la spécialisation professionnelle. La force de son union à Jésus-Christ la porte vers l'universalité, à travers une situation précise, à présent celle de la société française durant la Seconde Guerre Mondiale.

4. *Le possible de Dieu, 1950*

45 ans

J'ai choisi, pour vous introduire à la période la plus abondante de l'œuvre écrite de Madeleine Delbrêl, un texte publié, et oublié. Elle l'écrivit avec une de ses compagnes, le docteur Raymonde Kanel. « La femme, le prêtre et Dieu » fut publié dans *Le supplément de la vie spirituelle*, en mai 1950. Madeleine était alors immergée dans des dialogues avec des partenaires de plus en plus nombreux de la mission. Ce texte laisse percer son expérience personnelle des possibles de Dieu qui se réalisent au plan de la foi. Elle et ses équipières étaient engagées dans le célibat. Je ne traite pas de cette question en tant que telle, mais afin de mieux comprendre son engagement qui l'amènera à dire dans *Ville marxiste, terre de mission* que « Avec Dieu possible, voyez-vous, tout garde pour nous une valeur possible ».

Ces lignes peuvent se comprendre comme une méditation de l'Annonciation :

Mais ce n'est pas sur ce plan humain que celui qui a choisi le célibat à cause du Royaume des Cieux trouvera la sécurité véritable.

C'est sur le plan où tous les "possibles" de Dieu se réalisent, le plan de la Foi. Le Christ a dit qu'à certains ce sacrifice serait demandé : ils l'ont offert et Dieu l'a pris.

À cause du Royaume des Cieux à instaurer en eux et hors d'eux.

Si les différences humaines qu'entraîne leur état de vie existent, elles deviennent très peu de chose à côté de ce fait du Royaume des Cieux qui les envahit et les fait autres.

Si, devant des difficultés humaines si rudes à solutionner ils se tournent désespérés vers le Seigneur, posant la constante interrogation de toutes les incarnations du Christ en nous : "Comment cela se fera-t-il ?" ils n'auront qu'à regarder vers l'Évangile.

Ils y verront Celui qui nous a commandé d'être pareils à lui et qui, Homme parfait, portant au maximum tout ce que l'homme a de meilleur, semble avoir réalisé jusqu'à l'extrême ce que la femme, elle aussi, a de meilleur. Ils verront le Christ qui réunit tout ce qui était séparé, qui reçoit tout de son Père et qui donne tout à ses frères, le Christ tendre comme une mère qui fait reposer, qui nourrit, qui console, le Christ qui dit "celui qui fait la volonté de mon père, il est ma mère et mon frère et ma sœur", le Christ homme qui se donne en nourriture aux autres hommes.

[...]

Ils ne sont pas des mutilés mais des volontaires d'un autre amour.

Quand ils se livreront à Dieu pour ce perpétuel enfantement des Rachetés, ils auront toujours la tentation d'engendrer des enfants dont ils connaissent le visage.

S'ils s'arrêtent à cette famille réduite que leurs yeux peuvent voir, ils manqueront leur vocation.

C'est l'Église de demain qu'ils doivent porter en eux, enfanter, nourrir, éduquer.

Les visages qui les entourent ne sont, en définitive, que le signe de cette énorme humanité pour

14 Ibid., p. 327 et 328.

laquelle Dieu a dilaté en eux des entrailles immenses comme son amour. C'est cette humanité tout entière qui réclame le don de leur vie comme Dieu réclame d'eux une disponibilité toujours nouvelle et toujours vierge.

Si quelque chose en eux souffre et gémit parfois ils pourront dire ce que répondit l'Arabe au voyageur : "Qu'est-ce que ce bruit sur le sable ? – c'est le désert qui pleure parce qu'il voudrait être une prairie".

Mais, plus souvent, ils auront l'allégresse des grandes solitudes qui s'offrent au plein soleil pour que la terre entière puisse être éclairée et réchauffée par lui.

Impossible de commenter de manière détaillée dans un temps si court tout ce chapitre conclusif de « La femme, le prêtre et Dieu »¹⁵. Quelques indications cependant sur ce texte contemporain du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir et qui sera publié intégralement dans le tome VIII des *Œuvres complètes*, en 2010.

N'avez-vous pas été surpris que Madeleine Delbrêl trouve en Jésus, "Homme parfait" du masculin et du féminin ? Jésus « semble avoir réalisé jusqu'à l'extrême ce que la femme, elle aussi, a de meilleur, » dit-elle. Les psychologues aujourd'hui attestent la présence de féminin et de masculin à l'intérieur de chaque être humain. Madeleine le développait autour de deux figures, l'une masculine et l'autre féminine qui se rejoignent dans un même signe, celui d'une « énorme humanité pour laquelle Dieu a dilaté en eux des entrailles immenses comme son amour ».

Nous retrouvons aussi le désert en cette fin de conférence, « le désert qui pleure parce qu'il voudrait être une prairie ». La terre entière est réchauffée et éclairée. C'est la vocation de quelques uns pour tous. Le plan de la foi est celui des possibles de Dieu, ainsi qu'elle l'explique par ailleurs dans son célèbre livre *Ville marxiste, terre de mission* : « Avec Dieu possible, voyez-vous, tout garde pour nous une valeur possible. Mais un monde où Dieu ne serait plus possible est pour nous un monde de malheur où les biens cessent d'être possibles en cessant d'être relatifs à un grand 'peut-être' de Dieu »¹⁶.

Elle sait le désert nécessaire. Il est un appel entendu par quelques uns pour préparer l'accueil par tous de l'immensité de la charité, amour de Dieu qui prend tout et met en solitude. Elle dit encore :

*La solitude, ô mon Dieu, ce n'est pas que nous soyons seuls,
c'est que vous soyez là,
car en face de vous
tout devient mort
ou tout devient vous*¹⁷.

C'est ce plan de la foi qu'elle va méditer et écrire tout au long des années 50 et jusqu'à sa mort le 13 octobre 1964. Le plan de la foi est un plan humain irrigué par Dieu. Cette conférence était faite pour vous introduire à ce vaste patrimoine littéraire et spirituel, dont j'ose

15 A paraître en 2010 dans les *Œuvres complètes*. Publié par Madeleine dans *Supplément de la Vie spirituelle*, mai 1950.

16 M. Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission. Provocation du Marxisme à une vocation pour Dieu*, cit., p. 245.

17 M. Delbrêl, *Humour dans l'amour*, cit., p.71.